

Éthique du départ

Figure maternelle dans le contexte du départ

Dans

Un barrage contre le Pacifique

de Marguerite DURAS

par

Marwa Tarek Mohamed Khalil Youssef ELZEINY

Faculté des Lettres

Université d'Alexandrie

Département de langue et de littérature françaises

Sous la direction de

Madame le professeur

Docteur/ Salma GABR

2018

Résumé :

La mort est un voyage et le
voyage est une mort.
L'Eau et les rêves, Gaston Bachelard

La présente étude porte une réflexion sur la thématique du départ définitif de la figure maternelle autrement dit son départ vers l'au-delà. La mort dans *Un barrage contre le Pacifique* se manifeste dès le paratexte comme en témoignent le choix de la 1^{ère} de couverture et celui du titre. Cette mort, une des variantes du départ, est fort présente dans le texte comme l'attestent la relation incipit/clausule d'une part et le mouvement des enfants qui traversent rapidement le roman d'autre part. Ces derniers n'ont ni le temps de jouer ni de grandir. De surcroît, dès les premières pages du roman, le personnage maternel s'achemine vers son dernier départ et c'est suite aux multiples échecs de ses projets dès son installation dans la plaine. C'est la mort de la mère qui se présente comme la symphonie du dénouement d'un long parcours et d'un long départ de la France vers l'Indochine dans l'objectif de réaliser ses ambitions. Pour les deux adolescents qui ont longuement attendu cette mort comme étant une sorte de libération du joug maternel se trouvent à la fin du roman plus tristes que heureux néanmoins ils décident de quitter cette plaine pour un autre départ vers la ville loin de la plaine.

Introduction :

« C'est la même sève, répandue dans le sol, qui produit tous divers de port, de fruits, de feuillages
C'est la même nature qui féconde et nourrit les génies les plus différents »

Victor HUGO, Préface de *Cromwell*

Départ, évasion, séparation, trois mouvements qui demeurent de tout temps sujet d'actualité que ce soit pour les adultes ou pour les adolescents.

Marguerite DURAS, romancière prolifique du XX^{ème}, rédige un nombre de romans faisant partie de son cycle asiatique dont les plus marquants sont *L'Amant*, *L'Amant de la Chine du Nord* et *Un barrage contre le Pacifique*. Ce dernier, rédigé en 1950, s'inscrit dans la même lignée et dans la même vision durassienne.

Roman de jeunesse, roman anticolonialiste, roman autobiographique, roman familial, *Un barrage contre le Pacifique* fait un zoom sur le parcours de la figure maternelle, une des obsessions de la romancière, reflétant ses souffrances et ses sacrifices en étant veuve qui entretient ses deux enfants jusqu'à sa mort dans une colonie du Sud indochinois.

La présente étude analyse la thématique du départ, une thématique qui a des affinités avec toutes les autres développées par la romancière telles l'injustice coloniale, l'argent, la déveine, la jeunesse et ses rêves et qui, de plus

reste une thématique peu explorée et en dépit des réflexions qu'elle nous permet de porter sur l'immigration des jeunes, la mort des parents qui devient motif du départ des jeunes, l'écart entre les générations, l'étude du concept du « nid-vidé ». De même au cœur de cette étude, nous trouverons la mère qui occupe le premier plan vu qu'elle est également au cœur du roman et sa présence fait teinter le roman d'une touche réaliste, psychologique et littéraire.

Dans le cadre de cette étude, l'accent sera mis sur le départ de la mère vers l'au-delà.

Chapitre premier : Départ de la mère vers l'au-delà

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime :
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

C'est toujours le deuil d'un vœu,
Le dernier vers d'un poème ;
Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime.

Edmond Haraucourt, *Rondel de l'adieu*

Recueil : *Seul, roman en vers* (1890)

1- Manifestation du départ définitif dans le roman

Issue, échappatoire et refuge, la mort dans *Un barrage contre le Pacifique* est conçue comme une sorte de départ, d'évasion d'un monde injuste, un monde qui ne répond pas aux besoins du personnage principal. La mort est ce départ définitif qui exige lui aussi nombre de préparatifs. Ce halo d'affliction et de détresse, toutes deux accentuées par la constatation de Julia Kristeva :

« la mort et la douleur sont la toile d'araignée du texte, [...] »¹

¹ Cité par BARDET, Jean, *Étude sur Marguerite Duras, Un barrage contre le Pacifique*, coll. Résonances, Ellipses, Paris, 1998, p.82 et par BARBÉRIS, Pierre, BERGEZ, Daniel, DE BIASI, Pierre-Marc, FRAISSE, Luc, MARINI, Marcelle, VALENCY, Gisèle, *Courants critiques et analyse littéraire*, coll. Cursus, Armand Colin, 3ème édition, Paris, 2016, p.97

Au niveau des deux contextes textuel et paratextuel, tout annonce voire prépare réellement ou symboliquement ce départ définitif.

a) Contexte paratextuel

La paratextualité est d'une importance primordiale dans la mesure où elle nous aide à comprendre le contexte textuel ainsi qu'à l'éclaircir. À cet égard, Yves REUTER note que :

« les historiens du livre et de la lecture ont multiplié les études sur la question de la paratextualité lors des dernières décennies, montrant comment les livres n'ont cessé de changer de forme en relation avec les mutations techniques (développement de l'imprimerie, diversification des formats, apparition de la couverture et du titre...) modifiant de façon importante les pratiques de lecture et les effets de sens (par exemple les jeux sur la typographie). »²

En premier lieu, pour *Un barrage contre le Pacifique*, il existe plusieurs premières de couverture³. Nous avons opté pour celle des Éditions du Club France Loisirs⁴ pour maintes raisons. Cette première de couverture pourrait être la plus adéquate à notre thématique. Il faut noter les contradictions flagrantes entre de nombreux éléments. À titre d'exemple, le

² REUTER, Yves, *L'analyse du récit*, coll. Tout le savoir, Armand Colin, 3^{ème} édition, Paris, 2016, p.110

³ Cf. annexe 1,2,3,4 p.29

⁴ Cf. annexe 1, p.29

choix des couleurs est très significatif : le blanc pour le nom de la romancière et le noir pour le titre. Ce noir est le symbole de la mélancolie et du pessimisme. Cette couleur même annonce dès la première de couverture tout le mal, la tristesse, la déveine, la mort du personnage principal, l'échec à plusieurs reprises, éléments principaux du roman. De plus le vert et le noir, ce choix peut nous faire penser aux pistes de ski. La couleur verte est une piste facile pour les débutants alors que la couleur noire est une piste difficile pour les skieurs aguerris. Cette couleur noire prévoit également les difficultés que le personnage maternel va rencontrer avec la terre incultivable et l'assimilation de la mère qui perd peu à peu de ses forces à cause de cette terre stérile. Dans le cadre du mouvement, la proximité du personnage qui se trouve sur le sol est contraire à l'éloignement de celui qui se trouve sur le bateau. Deux personnages en perpétuel mouvement ce qui renvoie parfaitement aux multiples départs du clan familial. En quelque sorte ce mouvement éloigné du sol peut annoncer le départ définitif, à savoir la mort de la mère. Au niveau des quatre éléments, une opposition s'impose, celle de l'eau et de la terre. Dans *L'Eau et les rêves*, Bachelard écrit :

« J'étais comme un bateau coulant dans l'eau fermée.
Comme un mort je n'avais qu'un unique élément.

L'eau fermée prend la mort en son sein. L'eau rend la mort élémentaire. L'eau meurt avec le mort dans sa substance. L'eau est alors un élément substantiel. On ne peut aller plus loin dans le désespoir. Pour certaines âmes, l'eau est la matière du désespoir. »⁵

Il est évident que l'eau du Pacifique n'est pas une eau fermée, néanmoins nous avons eu recours à cette citation vu que l'eau qui figure dans la première de couverture est entourée d'un cadre bien précis et limité et c'est dans cette mesure que l'eau du Pacifique peut être une « eau fermée ». Il ne faut pas oublier la grande dimension occupée par l'élément Eau, élément féminin par excellence, au niveau de cette première de couverture ce qui n'est pas le cas pour les deux autres.

Cette première de couverture répond en écho au titre qui est une autre manifestation de la paratextualité. Le titre exprime symboliquement l'idée de la mort par l'emploi du substantif « barrage ». En effet, les vagues du Pacifique ont un effet dévastateur pourtant elles viennent mourir juste devant ce barrage qui ne tarde pas à s'effriter à son tour, une autre manifestation de la mort au niveau des êtres non-vivants. De même, le barrage exprime également l'idée des contraintes contre les rêves, les souhaits et les ambitions de la mère qui eux aussi prennent rapidement fin.

⁵ Cité par BARBÉRIS, Pierre, et alii, *op.cit.*, p.138

Cette idée de la mort, exprimée dès la paratextualité, se trouve fortement ancrée dans le contexte textuel comme l'indique Jean BARDET grâce à cette constatation :

« nous verrons comment la mort s'inscrit dans le texte, comment la douleur fait partie intégrante d'un mode de vie, comment l'une et l'autre se conjuguent pour enserrer les êtres dans un filet auquel il paraît difficile d'échapper. »⁶

b) Contexte textuel

Nombreuses sont les expressions de la mort au sein du texte. Nous pouvons constater une forte relation entre l'incipit et la clausule du roman dans la mesure où les deux répondent en écho à la thématique de la mort.

Gisèle GUILLO souligne que :

« le roman débute avec la mort du cheval, il se termine juste après la mort de la mère. »⁷

Ces deux scènes pathétiques se valent et se reflètent vu que la mère s'assimile à cette bête qui s'achemine vers son dernier départ. À cet égard, dans un style indirect, la figure maternelle insiste sur le fait que l'animal frôle la mort exactement comme elle :

⁶ BARDET, Jean, *op.cit.*, p.83

⁷ GUILLO, Gisèle, *Un barrage contre le Pacifique*, Marguerite Duras, collection. Profil littéraire, série profil d'une œuvre, Hatier, Paris, 1996, p.29

« la mère disait que non, qu'il était comme elle, qu'il en avait assez de vivre et qu'il préférait se laisser crever. »⁸

De même, grâce à cette ressemblance, le roman épouse une forme cyclique. Dans cette même optique, Jean BARDET met en relief l'importance de la mort du cheval dans le cours du roman :

« dès la première page du livre une mort est annoncée : il s'agit de celle du cheval. Le chapitre nous fait ensuite assister à son agonie, sans que nous puissions espérer la moindre guérison. La mère, nous l'apprenons très vite, attend, comme l'animal, de mourir. »⁹

De surcroît, par le choix de ces segments de phrase : « trop vieux, il essaya [...] de faire le travail [...] qui était bien au-dessus de ses forces [...], puis il creva »¹⁰, la romancière insiste sur l'état physique dégradé de la bête autrement dit sa lassitude ainsi que l'imminence de l'idée de la mort. L'impact de la mort de l'animal sur le clan familial a été terrible dans la mesure où la déveine s'associe à leur destin sur la plaine. Entre cet événement qui ouvre le roman et celui de la mort de la

⁸ DURAS, Marguerite, *Un barrage contre le Pacifique*, Éditions du club France Loisirs, réalisée avec l'autorisation des Éditions Gallimard, Paris, 1998, pp.11,12

⁹ BARDET, Jean, *op.cit.*, p.83

¹⁰ DURAS, Marguerite, *op.cit.*, p.9

mère qui le ferme, une relation étroite existe¹¹ comme en témoigne la constatation de Gisèle GUILLO :

« au fil du récit, on saisit tout ce qu'il y a de commun entre la bête qui n'a plus la force de brouter et la femme recrue de déceptions et de lassitude qui sombre dans l'inaction et le sommeil. »¹²

Dans cette même optique, Jean BARDET, dans le cadre de la mort de la mère note que la mort de cette dernière est mise en relief dès la mort de la bête et il ajoute de même que :

« [la mère] n'a pas cessé de préparer [sa mort], d'en parler. Marier sa fille, c'était pouvoir se permettre de mourir. Quand la mort intervient, elle a rempli sa mission, les enfants ont commencé une vie sans elle. Elle peut esquiver un sourire dans son dernier sommeil. »¹³

Adoptant une technique cinématographique, la romancière dépeint un tableau dramatique et touchant de la mort du personnage maternel tout en mettant l'accent sur l'attitude des deux adolescents comme l'attestent ces structures syntaxiques :

« Suzanne et Joseph suivaient [la mère] des yeux, pleins d'espoir, comme ils avaient suivi des yeux le vieux cheval. On aurait pu croire qu'elle souriait mais c'était plutôt la lassitude qui lui adoucissait les traits, la lassitude et le renoncement. »¹⁴

¹¹ Cf. GUILLO, Gisèle, *op.cit.*, p.68

¹² Ibid., loc.cit.

¹³ BARDET, Jean, *op.cit.*, p.40

¹⁴ DURAS, Marguerite, *op.cit.*, p.138

« Dès que [Joseph] vit mieux [Suzanne], il comprit que la mère est morte [...]. »¹⁵

Cette attitude est mise en relief dans la mesure où cette mort les affecte moralement. Elle est considérée comme étant un signe déclencheur de leur départ, en d'autres termes de leur évasion ailleurs loin de la plaine.

Dans *Un barrage contre le Pacifique*, le lecteur est conscient d'une autre mort, celle des innocents qui ne sont que les enfants qui traversent promptement le roman. Jean BARDET atteste qu' :

« une mort prend le relais de l'autre, amorçant une chaîne inquiétante qui fait songer à la fatalité. »¹⁶

C'est dans ce même élan, que les deux thèmes, à savoir l'injustice coloniale et le départ s'unissent harmonieusement dans le but de teinter le roman en question d'une touche pénible vu le grand nombre d'enfants qui meurent de maladies ou d'accidents¹⁷. De surcroît, Françoise Maury, par des mots à la fois si simples et si durs brosse un tableau de ces enfants qui ne dépassent pas la période d'enfance et qui restent pour

¹⁵ Ibid., p. 309

¹⁶ BARDET, Jean, *op.cit.*, p.83

¹⁷ Cf. Ibid., loc.cit.

toujours dans un stade stagnant du fait que c'est la mort qui l'emporte comme le prouvent ces affirmations :

« le thème de la mort des enfants s'impose comme un leitmotiv qui met en accusation l'indifférence du système colonial. Alors que le temps est venu pour la mère de s'arrêter, de se coucher et de dormir, les enfants traversent le roman en courant, en jouant et en piaillant, mais ils sont voués à la mort, ils n'ont pas le temps de grandir, ils meurent de faim et de maladie. »¹⁸

Partant de la citation ci-dessus, la mort des enfants est un leitmotiv dans la mesure où elle figure dans de nombreux romans de DURAS comme en témoigne la constatation de Laure ADLER :

« Dans *Un barrage contre le Pacifique*, la mendiante donne la petite fille à la mère de Marguerite qui la soignera, lui construira un berceau, lui donnera ses jours et ses nuits. La petite fille mourra en étouffant. De sa bouche sortiront des vers. Dans *L'amant*, la mendiante est cette folle hurleuse du poste de Vinh Long, arrêtée là au bord du Mékong. Elle est maigre comme la mort. Elle est la mort. Dans *Le vice-consul*, c'est la petite fille blanche qui oblige sa mère à prendre le bébé de la mendiante à la fin du marché de Vinh Long. [...] »¹⁹

¹⁸ MAURY, Françoise, dossier d'*Un barrage contre le Pacifique*, Gallimard, 1997, p.378

¹⁹ ADLER, Laure, *Marguerite Duras*, N.R.F. Biographies, Gallimard, Mayenne, 1998, p.51

En effet, la mort de la fillette de la mendiante²⁰, scène révélatrice de la mort des petits, traduit parfaitement un des travers de la société coloniale. À ce sujet, la mère, totalement désarmée, a déployé un effort pour la sauver mais en vain. Son dégoût est traduit par une répétition anaphorique du qualificatif « pire » dans cette structure phrastique :

« Ç'avait été bien pire que pour le cheval, pire que tout, pire que les barrages, que M.Jo, que la déveine. »²¹

Chaque départ définitif dans le roman laisse le lecteur mélancolique. La mort du personnage maternel est de plus en plus dramatique et émouvante vu les nombreux préparatifs de ce dernier.

2- « Lent acheminement [de la mère] vers la mort »

Départ définitif, dernier départ, deux appellations de la mort qui, elles, continuent la question de l'éthique du départ. Tout au long du roman, le lecteur est bien conscient de la mort

²⁰ Il faut noter la dimension autobiographique de cette scène. Cette dernière relève directement de l'enfance de Marguerite DURAS. Dans cette même optique, Laure ADLER écrit : « dans un entretien accordé à Claire Devarrieux, Marguerite racontera, avec précision, ce souvenir traumatique de l'enfance : [...], la mendiante, elle, a bien existé. « Elle est arrivée chez nous en Cochinchine et elle revient dans presque tous mes livres. Elle est arrivée avec son bébé, une petite fille de deux ans qui paraissait six mois et qui était rongée par les vers. Je l'avais adoptée. Ma mère me l'avait donnée. Elle est morte on n'a pas su la sauver. »

Ibid., p.51

²¹ DURAS, Marguerite, *op.cit.*, p.103

qui rôde, surtout celle de la mère qui ne cesse d'être évoquée à plusieurs reprises au point que le lecteur peut aisément détecter les diverses phases de ce dernier sommeil.

a) **Existence de la mort**

Consciente de la forte présence de la mort ainsi que moralement affectée, la figure maternelle suite à son « veuvage précoce »²² et à tous les malheurs vécus est devenue « une femme frustrée, aigrie, malade. »²³ À cet égard, Claude Roy, à propos du titre du roman écrit pour le saluer :

« [ce] barrage qui enfin arrêtera les vagues de la mer, les vagues de la guerre, les vagues de la mort. »²⁴

Cette expression « barrage qui arrêtera les vagues de la mort » traduit parfaitement l'attitude de la figure maternelle face à cette force qui la dépasse physiquement et moralement.

Marguerite DURAS se fait médecin en tentant, sous sa plume, d'examiner voire de constater les symptômes de la maladie de la mère par le truchement des qualificatifs attribués : « rouge », « larmoyante » dans ces constructions :

²² À ce sujet, Laure ADLER écrit dans *Marguerite Duras* : « la mère se sent abandonnée par le père. Elle aimerait bien le rejoindre dans l'au-delà. Il ne lui reste plus que la nuit pour parler à son mort préféré. La mère ne parle qu'aux morts. Avec les vivants elle crie. »,

ADLER, Laure, *op.cit.*, p.67

²³ GUILLO, Gisèle, *op.cit.*, p.4

²⁴ Cité par ADLER, Laure, *op.cit.*, p.282

« elle était rouge et larmoyante, comme toujours depuis qu'elle était tombée malade. Elle continuait à se lamenter. »²⁵

Il faut également préciser que les verbes « lamenter », « pleurer » traduisent d'emblée la douleur à qui incombe la mission d'annoncer la présence de la mort et même cette douleur est considérée comme le point déclencheur pour que la mère se préparer à ce départ définitif vers l'au-delà. Ce premier préparatif est tacitement accentué par la grande fatigue de la mère ainsi que par l'acte du sommeil et ses variantes comme l'explique l'emploi des verbes dans ces constructions phrastiques : « lorsqu'elle fut couchée que la mère commença à pleurer »²⁶, « la mère seule à sa table, n'arrêtait pas de bâiller. »²⁷, « elle était très fatiguée »²⁸, « lorsque les barrages s'étaient écroulés, il y avait deux ans, elle avait dormi quarante-huit heures d'affilée »²⁹.

Ce débordement de phrases concourt à mettre en évidence que l'idée d'une mort est fort présente sous diverses formes. En poussant assez loin la réflexion, la douleur et les malheurs deviennent les agents de la mort qui, eux, accélèrent le dernier

²⁵ DURAS, Marguerite, *op.cit.*, p.25

²⁶ Ibid., p.263

²⁷ Ibid., pp.51, 52

²⁸ Ibid., loc.cit

²⁹ Ibid., p.169

sommeil du personnage maternel en l'affectant et en tentant d'anéantir tous ses projets et ses ambitions. C'est dans cette même optique que Gisèle GUILLO met en valeur que :

« [la mère] est usée par tous les malheurs endurés. Elle est malade d'amertume, de colère et ne survit que grâce au café et aux pilules. Au fil du texte, on voit son état se dégrader irréversiblement. [...]

Son destin est de cultiver les espoirs insensés et de récolter le malheur. »³⁰

et plus loin, elle écrit :

« du point de vue de l'esthétique littéraire aussi, cette mort se justifie. Elle confère son unité à un destin qui atteint la perfection dans le malheur. Devenue une victime exemplaire, la mère accède alors au statut de personnage tragique. »³¹

Il est indispensable de souligner que tout au long du roman la mère perd de ses forces autrement dit elle « se désagrège » et peu à peu comme l'a bien qualifié Carmen elle devient « un monstre au charme puissant »³². Dans une certaine mesure, le personnage maternel devient dangereux et risque de faire du mal à son entourage. Elle constate que seule la mort est considérée comme le refuge, l'échappatoire. Elle se familiarise même avec cette idée de partir vers l'au-delà.

³⁰ GUILLO, Gisèle, *op.cit.*, p.18

³¹ *Ibid.*, p.56

³² DURAS, Marguerite, *op.cit.*, p.158

b) Approbation de l'idée de la mort

Cette idée de la mort commence à être acceptée voire voulue de la part de la mère comme en témoigne l'affirmation de Jean BARDET :

« la mère attend davantage de pouvoir mourir, de se retrouver sans enfants pour en avoir le droit. »³³

Nous pouvons même mettre en relief que cette idée de la mort devient innée au personnage maternel. À ce stade, l'échec incessant de tous ses projets, son amour démesuré pour la vie font-ils de la mère un être désirant la mort ?

Des citations de la romancière expliquent la complexité de ce désir de mourir :

« [la mère] avait aimé démesurément la vie et c'était son espérance infatigable, incurable, qui en avait, fait ce qu'elle était devenue, une désespérée de l'espoir même. Cet espoir l'avait usée, détruite, nudifiée à ce point, que son sommeil qui l'en reposait, même la mort, semblait-il, ne pouvait plus le dépasser. »³⁴

« lorsque quelqu'un avait tellement envie de mourir on ne devait pas l'en empêcher. [...] »³⁵

³³ BARDET, Jean, *op.cit.*, p.38

³⁴ DURAS, Marguerite, *op.cit.*, p.122

³⁵ Ibid., p.243

De même, le décor répond en écho à cet état fatal comme l'indique la vision chromatique, penchant vers la mélancolie, émanant de cette phrase :

« elle était toujours dans le noir parce qu'elle n'avait même plus envie d'allumer. »³⁶

Le consentement de la mère quant à l'idée de la mort se manifeste et atteint son paroxysme lors du départ de Joseph lorsqu'elle avoue avec beaucoup de peine dans un style direct d'abord pour donner l'autorisation à Joseph ensuite pour marquer son indifférence face à ce départ :

« - Pars, Joseph. »³⁷

« - Embrasse- moi, dit la mère. Et pars. »³⁸

« - Il y a vingt ans, disait-elle, que j'attends de dormir [presque toute la journée]. »³⁹

« [...], je me trouve bien au lit. »⁴⁰

Il paraît que toutes ces incitations à partir sont erronées du fait que la présence de Joseph aurait pu ralentir la mort de la mère. De même, le départ de Joseph a énormément affecté la mère comme l'attestent le jeu de l'affirmatif et du négatif ainsi que

³⁶ Ibid., p.174

³⁷ Ibid., p.260

³⁸ Ibid., p.261

³⁹ Ibid., p.273

⁴⁰ Ibid., p.302

la contradiction entre les verbes dans cette construction phrastique :

« si Joseph revenait, la mère vivrait, s'il ne revenait pas, elle mourait. »⁴¹

Ces incitations sont dans le seul but de se préparer au départ définitif vers l'au-delà étant donné qu'une relation assez compliquée lie la mère à Joseph comme le prouvent les deux constatations de Jean BARDET :

« à la première absence de Joseph, qui préfigure son départ définitif, [la mère] cesse de se lever, de se laver, de s'habiller. Quand elle comprend qu'il ne reviendra plus, elle se laisse mourir. Elle vivait pour cette relation privilégiée, assouvissante. Elle est quittée comme une amante. »⁴²

« Mais c'est surtout par ses confidences à Suzanne que [Joseph] révèle son attachement à [la mère], allant jusqu'à avouer qu'il « n'aimerait jamais aucune femme comme il l'aimait ». De son côté la mère porte sur lui un regard qui n'est pas très différent de celui de Suzanne tant il est chargé d'admiration. »⁴³

La figure maternelle en s'adaptant même et en mettant en exécution son sommeil éternel pense à ses deux adolescents. Tout d'abord, par le biais du discours indirect de Suzanne à Carmen, le narrateur omniscient insiste sur l'importance du

⁴¹ Ibid., p.172

⁴² BARDET, Jean, *op.cit.*, p.66

⁴³ Ibid., p.36

mariage de Suzanne voulu par la mère comme le met en valeur la subordonnée de but dans cette confession :

« [Suzanne] savait, disait-elle, que l'idée fixe de la mère était de la marier au plus vite, pour se retrouver seule et enfin libre de mourir. »⁴⁴

Ensuite, la mère ne cesse d'évoquer sa mort à ses deux adolescents dans l'objectif d'enraciner en eux cette idée de séparation⁴⁵. En effet, la romancière met l'accent sur le rapport intrinsèque entre la mort de la mère et le départ voire l'évasion des adolescents comme l'atteste cette réplique de la figure maternelle :

« - [...]. La seule bonne chose qui pourrait vous arriver c'est que je meure. Le cadastre aurait pitié de vous. Il vous donnerait la concession définitive des cinq hectares. Vous pourriez vendre et partir. »⁴⁶

Il faut noter que l'opposition entre ce syntagme nominal « la seule bonne chose » et ce syntagme verbal « que je meure » contribue à rendre cette scène de plus en plus bouleversante et touchante. En outre, la mort de la mère peut être pour Joseph et Suzanne considérée comme une sorte d'échappatoire de la

⁴⁴ DURAS, Marguerite, *op.cit.*, p.157

⁴⁵ MAURY, Françoise, dossier *d'Un barrage contre le Pacifique*, Gallimard, 1997, p.381

⁴⁶ DURAS, Marguerite, *op.cit.*, p.241

plaine, de la vie misérable et de tous les maux rencontrés comme le prouve cette structure impersonnelle :

« [...], qu'il était préférable pour [Joseph] et pour Suzanne, que la mère meure. »⁴⁷

c) **Résignation et agonie de la mère**

La résignation et l'agonie de la mère se préparent petit à petit. Par le truchement des adjectifs qualificatifs attribués « vieille » et « exténuée », l'écrivaine brosse un tableau du physique de la mère qui est de plus en plus pâle et sans éclat. De surcroît sa santé se détériore continuellement par la fréquence des crises. Hantée par le départ de Joseph, un facteur clé de la mort de la mère, cette dernière renonce également à tous les plaisirs de la vie comme en témoignent ce segment de phrase et cette négation :

« [...], la mère se désintéressait enfin totalement de la concession. Elle n'attendait plus rien, ni du cadastre ni de la banque. »⁴⁸

Nombreuses sont les structures qui concourent à marquer le fait que le personnage maternel accepte sans protestation son départ définitif vers l'au-delà comme le souligne cette construction phrastique :

⁴⁷ Ibid., p.245

⁴⁸ Ibid., p.273

« [la mère] donnait l'impression de s'être enfin résignée à toutes ses défaites mais sans-être tout à fait parvenue à maîtriser sa vieille violence. »⁴⁹

En outre, juste avant la mort définitive de la mère, Marguerite DURAS écrit une phrase qui joue le rôle de bilan de tout le parcours du personnage maternel :

« Mais cette mort se préparait depuis de si longues années, [la mère] en avait elle-même parlé si souvent, qu'une avance de quelques jours n'avait plus beaucoup d'importance. »⁵⁰

L'annonce du moment longtemps attendu de la part de la mère, à savoir sa mort est évoquée par le biais du syntagme nominal « la grosse crise convulsive ». DURAS a eu recours au vocabulaire médical dans l'objectif de décrire l'état de l'agonisante comme l'attestent ces deux phrases :

« la grosse crise convulsive était déjà passée et la mère ne remuait plus que par à-coups. Elle avait le visage et les bras parsemés de taches violettes, elle étouffait et des cris sourds d'aboiements de colère et de haine de toute chose et d'elle-même. »⁵¹

La mort est là, elle ne rôde plus, elle, sans merci, s'empare totalement de la mère qui ne se défend pas, qui se laisse aller, qui accepte ce nouveau départ sans retour. Sa mort est comme

⁴⁹ Ibid., p.299

⁵⁰ Ibid., p.307

⁵¹ Ibid., p. 308

une symphonie mélancolique, pleine de chagrin. Il faut noter la présence de l'allitération en [r] dans : « mère, remua, reposa, inerte, respirait, encore, mesure, prolongeait, étrange, écartelé, partageait, entre, l'expression, extraordinaire » qui mime le son de la vibration. Cette vibration peut être celle de la mère qui est en train de mourir :

« Bientôt la mère ne remua plus du tout et reposa, inerte, sans aucune connaissance. Tant qu'elle respirait encore et à mesure que se prolongeait son coma elle eut un visage de plus en plus étrange, un visage écartelé, partagé entre l'expression d'une lassitude extraordinaire, inhumaine et celle d'une jouissance non moins extraordinaire, non moins inhumaine. »⁵²

Bref, Gisèle GUILLO écrit au sujet de la mort du personnage principal :

« on le constate alors, le roman réalise ce que les psychanalystes reconnaissent comme étant « le meurtre de la mère ». Anticipant sur la vie, l'écriture permet d'en finir avec celle que, non sans lucidité, Carmen définit comme « un monstre dévastateur ». »⁵³

Une mort ou « un meurtre », la romancière met à notre disposition deux attitudes quasi-contradictaires au sujet de l'agonie de la mère et de l'évasion des adolescents. En premier lieu, DURAS nous montre surtout Joseph qui tient à sa parole et à sa décision de vouloir quitter la concession comme

⁵² Ibid., loc.cit.

⁵³ GUILLO, Gisèle, *op.cit.*, p.56

l'indique l'usage de l'anaphore « même si » dans cette structure quaternaire :

« [...], même si elle meurt, je me suis dit, même si elle meurt, je m'en irai. »⁵⁴

À plusieurs reprises, la romancière fait allusion au départ de Joseph qui a préparé d'abord la résignation de la mère et ensuite son agonie.

Une fois de plus, l'écrivaine établit une correspondance entre le thème du départ des deux adolescents et celui de la mort de la mère. En deuxième lieu, Marguerite DURAS nous montre Joseph sous un autre jour, elle nous le montre comme étant un être accablant, endolori, affligé, un être sur le point de faire son mea-culpa comme le mettent en évidence ces deux citations de DURAS :

« [Joseph] se précipita sur la mère, la souleva dans ses bras et l'embrassa de toutes ses forces, dans les cheveux. Il n'alla pas vers Suzanne mais il se força à la regarder et dans les yeux il y avait de l'effroi et peut-être aussi de la honte. »⁵⁵

« Suzanne le rejoignit dans la chambre. Il était affalé sur le lit, sur le corps de la mère. Elle ne l'avait jamais vu pleurer depuis qu'il était tout petit. De temps en temps il relevait la tête et regardait la mère avec une tendresse terrifiante. Il l'appelait. Il l'embrassait. »⁵⁶

⁵⁴ DURAS, Marguerite, *op.cit.*, p.238

⁵⁵ *Ibid.*, p.262

⁵⁶ *Ibid.*, p.309

Dans ces deux affirmations, il faut noter la technique cinématographique qui vise à souligner tous les détails. De plus, la romancière a eu recours à des phrases courtes, hachées afin de traduire l'état troublé de Joseph, son bouleversement et sa grande promptitude de voir la mère.

À cet égard, une correspondance s'établit entre trois constatations de Jean BARDET :

« à la lecture du *Barrage contre le Pacifique*, on ressent une impression de pesanteur, d'étouffement. [...] on doit sans doute la relier aux tensions entre les personnages, à leur difficulté à vivre ensemble, à leur souffrance, à leur besoin de partir ou de mourir. »⁵⁷

« [...] : la mort de la mère pèse lourd. Elle les ramène à l'émotion, aux sentiments, elle enrichit leurs personnages en leur ôtant un peu de leur sécheresse. S'ils ont changé, c'est peut-être en devenant soudain plus humains, plus tourmentés. Ils sont plus près de la mort et de la douleur qu'ils ne le pensaient : ils sont touchés, affaiblis par la mort, ils sont gagnés, atteints par la douleur. Ils donnent vie, malgré eux à l'héritage maternel. Ils prolongent malgré eux un lien qu'ils ont voulu naïvement couper. Les départs grandiloquents s'avèrent sans grand effet. »⁵⁸

« On sent des êtres plus blessés qu'heureux à la fin du *Barrage*. Cette mort qu'ils devinaient, qu'il leur est arrivé de souhaiter, les laisse plus démunis qu'ils ne l'imaginaient. »⁵⁹

⁵⁷ BARDET, Jean, *op.cit.*, p.83

⁵⁸ Ibid., pp.85, 86

⁵⁹ Ibid., p.85

Devenus de plus en plus malheureux, les adolescents, qui ont longtemps attendu cette mort, constatent que l'idée de leur départ voire leur évasion s'impose mais non pas parce que cette volonté a été aussi obsédante mais pour le fait qu'ils n'ont pas d'autre choix. L'impact de la mort de la mère a été si lourd et accablant. Si nous faisons le compte à rebours, nous allons constater que le grand départ de la mère, de la France vers le Pacifique afin de réaliser ses projets, a abouti à son échec absolu, échec qui s'est incarné et qui a atteint son apogée par sa mort voire « son meurtre ». À l'antipode de ce départ, l'évasion des adolescents de la plaine vers la ville est peut-être un laisser-aller, une ouverture vers de nouveaux horizons, une révolte ou plutôt un désir de quitter le « nid familial » : deux générations qui s'affrontent perpétuellement. Ce départ des adolescents reste en suspens ou bien rémunérateur ou bien factice.

Conclusion :

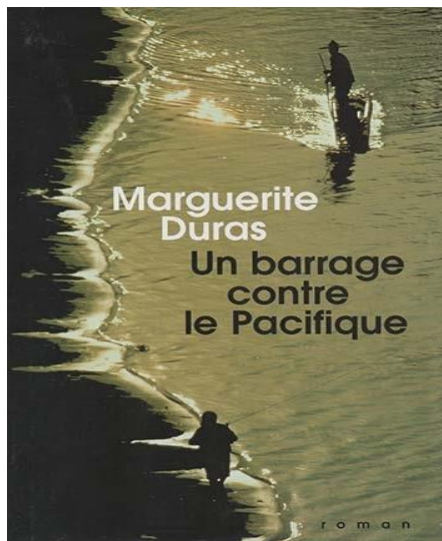
[*Un barrage contre le Pacifique* est] est un creuset où s'exprime la vie, toute la vie, son souffle élémentaire.

Alain VIRCONDELET

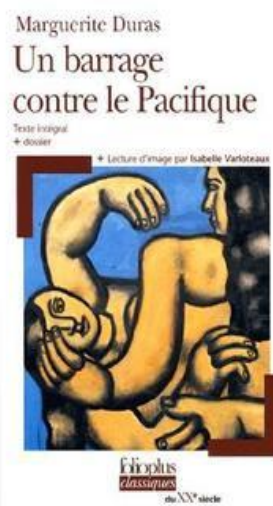
En définitive, nous pouvons dire que la lecture *d'Un barrage contre le Pacifique* nous fait découvrir mille richesses du fait que Marguerite DURAS, « fille des colonies », a su rester une écrivaine authentique en narrant le parcours ardu de la mère et l'attitude des adolescents à cet égard, autrement dit DURAS a nourri cette histoire de son suc. *Un barrage contre le Pacifique* est un long cri de révolte contre le système colonial à l'époque, le lecteur y découvre en plus de la peinture de la réalité indochinoise, l'expression des rêves et des aspirations les plus chères de la figure maternelle et leur rapport avec le départ effectué. L'histoire de la mère, la question du départ des enfants peuvent être universalisées dans la mesure où le lecteur peut aisément mettre en relief les points de convergence et de divergence entre le départ des deux générations bien distinctes ainsi qu'il constate que le départ peut revêtir d'innombrables formes et aspects. Une forte corrélation peut être mise en évidence entre *Un barrage contre le Pacifique*, de Marguerite DURAS, *Le Désert des Tartares*, de l'écrivain italien Dino Buzzati, et *En attendant Godot*, de Samuel Beckett dans la mesure où angoisse et malheur sont fort présents.

Annexe:

Annexe 1



Annexe 2



Annexe 3



Annexe 4

Marguerite Duras
Un barrage
contre le Pacifique

